

l'économie rigoureuse de Samuel Beckett, et qui établit, ma foi, d'une manière assez exemplaire, le passage d'un théâtre de l'austérité (celui de Beckett) à un théâtre de l'avalanche, du torrent, et du cri (celui qui passionne après que Artaud l'a présenté, tous les jeunes metteurs en scène).

Voilà, sans doute, pourquoi la mise en scène de Jorge Lavelli, qui suit fidèlement le texte (je l'ai lu dans la traduction de Claude Bailly), n'invente rien (ce qui n'est pas un reproche), et débouche, d'emblée, sur un univers où la mystique avortée se dispute au baroque surréaliste.

Wladimir et Estragon deviennent, sous la direction de Jorge Lavelli, les voix surnaturelles d'un réalisme éclaté. Et cela, plus particulièrement, en ce qui concerne le garçon (celui de Beckett aussi) qui annonce Gogol. Garçon ou prophète, chez Beckett, démystifié, chez Bulatovitch, exalté. Voix, brusquement et définitivement, celle du garçon, fabuleuse. Et qui s'empare du langage et cherche à reconstruire le monde.

Il y a, quelque part, un arc-en-ciel, sur les ruines...